mais il me fut impossible de savoir de quelles douleurs il s'agissait. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette racine a, comme la tige, le même goût que quelqu'une de nos crucifères les plus stimulantes [1].

Dans une de mes herborisations, je m'étais arrêté, pour cueillir une plante, auprès d'une touffe épaisse de graminées desséchées ; et là, j'entendis un bruit semblable à celui que ferait du sable jeté sur du papier. Ce bruit cessait un instant, mais recommençait ensuite ; je m'avisai de remuer les herbes, en secouant avec la main les tiges les plus élevées, et chaque fois que je répétais ce mouvement, le même son se faisait entendre avec plus de vivacité. J'étais sur le point d'enfoncer la main dans la touffe de graminées ; mais la prudence m'arrêta. Je pris une branche sèche, et au premier coup que je donnai sur l'herbe, je distinguai très-bien, quoiqu'il commençât à faire un peu nuit, un animal grisâtre qui s'élevait au-dessus de la touffe par un mouvement d'ondulation. Je ne pus douter alors que ce ne fut un serpent à sonnettes, et il était évident que le bruit qui avait frappé mon oreille était celui qu'avait fait le reptile en agitant sa queue.

[1] Pison (lib. IV, p. 115) fait aussi mention d'une plante médicinale appelée *tipi*, et dit que, de son écorce, on tire un mucilage dont on frotte avec succès les membres des adultes qui éprouvent des douleurs vagues aux articulations. Pison ne décrit point le *tipi*, et se contente de dire que c'est un arbrisseau, *frutex arborescens ;* mais ces mots suffisent pour prouver que le *tipi* n'est point une *aroïde sans feuilles*, comme l'avait pensé le célèbre Jussieu. (*Dic. Nat.*, vol. LIV, p. 391.)

C'est ainsi que par un peu de prudence j'échappai à une mort presque certaine.

Peu de jours avant mon arrivée à Salgado, mon hôte avait perdu un de ces oiseaux appelés *urubú rey* (le vautour-roi), dont on raconte tant de merveilles. Il était très-privé, et refusait la viande salée ou cuite. Quoique je n'aie pas vu cet animal, je ne saurais douter qu'il appartînt au roi des vautours de Buffon (*sarcoramphus papa* Dum.). Quoi qu'il en soit, on prétend dans les Mines que l'*urubú rey* s'attache à une troupe de grands vautours noirs, et que ceux-ci lui accordent une sorte de supériorité. On ajoute que ces derniers ne touchent jamais à une bête morte avant que leur chef en ait goûté ; que le vautour-roi commence par manger les yeux, et que les autres vautours se mettent ensuite à dévorer le corps. Les naturalistes n'ont pas besoin d'être mis en garde contre ces fables, qui, au Brésil, ont fait douter à quelques personnes de l'existence, pourtant bien certaine, de l'*urubú rey*.

CHAPITRE XVI.

CONTINUATION DU VOYAGE DANS LE SERTAO.

Départ de Salgado. — Caïmans. — Un passereau. — Singes. — L'auteur s'égare dans des *catingas*. — *Riachão de Cana Brava*, habitation. *Fazendas de dous Verdes*. — Quadrupède appelé *mocó*. — Usage pénible pour les voyageurs. — *Pedras dos Angicos*, village ; sa situation et ses habitans. — Fourmilion. — L'auteur abrège son voyage dans le Sertão. — Premières pluies. — *Logrador*, petite habitation. Sucre. Coton. Hospitalité. *Campos* incendiés. — *Canoas*, habitation. Charrue. — *Macauba*, habitation. Mangeurs de terre. — *Rancharia*, habitation. — *Piauhy*, rivière. Pont brûlé. — *Santa Clara*, habitation. — Observation sur la végétation des palmiers.

SALGADO, où j'avais trouvé l'hospitalité la plus aimable, fut le terme de mon voyage dans la partie septentrionale du Sertão. Je quittai ce village le 29 août 1817 pour me rendre dans le District des Diamans [1],

[1] Itinéraire approximatif de Salgado au District des Diamans, en passant par les villages de Pedras dos Angicos et Coração do Jesus :

De Salgado à Pedras de baixo, village.	3 l. $\frac{1}{2}$	
— Capão do Cleto, habitation.	5	
— Riachão de Cana Brava, hab. . . .	6	
		14 $\frac{1}{2}$

et jusqu'à Capão, je suivis le chemin par où j'avais passé quelques jours auparavant. Des arbres, qui alors n'avaient point encore de fleurs, en étaient déjà ornés à l'époque de mon retour, et quelques-uns qui s'étaient revêtus de feuilles d'un vert tendre, faisaient paraître les autres plus nus et plus desséchés. Cependant la chaleur était insupportable, et je regrettais sans cesse d'avoir entrepris le voyage du Désert, dans une saison où je me fatiguais extrêmement, sans être dédommagé par d'importantes récoltes; où mes mulets mouraient de faim dans les pâturages entièrement brû-

	Report.	14 l. $\frac{1}{2}$
De Riachão, à	Pedras dos Angicos, village.	2
—	Logrador, habitation.	5
—	Canoas, *id.*	3
—	Macauba, *id.*	3
—	Rancharia, *id.*	3
—	Santa Clara, *id.*	3
—	Coração de Jesus, village. . .	4
—	S. Bento, habitation.	3
—	Buraco, *id.*	3 $\frac{1}{2}$
—	Boa Vista, chalet.	3
—	Fazenda do Negro, habitation.	3
—	Sucuriú, chalet.	5
—	Catonio, habitation.	6
—	Curmatahy, village.	5
—	Serviço dos Diamantes do Rio Pardo, première exploitation diamantine.	6
	Total.	72 legoas.

lés, et où j'avais à supporter la mauvaise humeur de mes gens dont les nerfs étaient, comme les miens, agacés par la soif et par l'ardeur du soleil.

Dans un lac voisin de Capão, mes domestiques aperçurent beaucoup de caïmans. Sans doute ils appartenaient à l'espèce appelée dans les Mines *jacaré de papo amarello* (caïman à gorge jaune), espèce qui se trouve dans le Sertão, et qui passe pour être plus dangereuse que l'autre espèce [1].

Nous revîmes à Capão un animal bien différent de ces monstres. C'était un oiseau charmant qui appartient à la famille des passereaux (Cuv.), et que nous avions rencontré pour la première fois, quand nous étions entrés dans les *alagadiços* ou terrains inondés

[1] M. l'abbé Correa da Serra avait déjà dit que, suivant des voyageurs portugais, le *jacaré* du nord du Brésil n'était pas absolument le même que celui du midi; ce qui signifierait qu'outre le *crocodilus sclerops*, Cuv., il y aurait encore au Brésil une autre espèce de caïman, ou du moins que le *crocodilus sclerops* présenterait dans cette contrée deux formes dictinctes. — On a écrit récemment qu'il existait au Brésil des lézards de quatre à cinq pieds de longueur, de forme hideuse qui se tiennent ordinairement sur le bord des rivières. Cette description me semble ne convenir qu'au *jacaré;* mais lorsqu'on ajoute que la chair de ces mêmes animaux est blanche, délicate, savoureuse et fort recherchée sur les tables brésiliennes, il paraîtrait qu'on a appliqué au *jacaré* ce qui ne convient qu'au *tiú* (*teiuguaçu*, Marcg.; *tupinambis monitor*, L.), lézard que mangent réellement les Brésiliens, mais qui n'atteint point les dimensions indiquées.

pendant la saison des pluies. Cet oiseau, gros comme notre moineau franc, a les ailes et la queue noires, le dessus du corps gris, le dessous blanc, et la tête, ainsi que la gorge, du rouge le plus beau. Il est très-familier, et vient en troupes manger les grenailles dans le voisinage des habitations. Ce qui est fort remarquable, c'est qu'à une lieue ou deux du Rio de S. Francisco, on cesse déjà de l'apercevoir.

J'eus aussi le plaisir de voir plusieurs individus de cette espèce de ouistiti dont le poil est mêlé de gris et de blanc, et qui porte de chaque côté de la tête une longue touffe de poils noirs redressés. Ces jolis petits singes sautent légèrement d'un arbre à l'autre, et quand ils sont par terre, ils s'élancent par bonds avec beaucoup de vivacité [1].

De Capão do Cleto, je me rendis, en deux jours, au village de *Pedras dos Angicos*, qui en est éloigné de huit lieues, et se trouve également sur la rive droite du Rio de S. Francisco. Tantôt le chemin traverse des *alagadiços*, et tantôt il passe par des bois qui, chaque année, perdent leurs feuilles. Je commençai par voyager dans des *alagadiços*. Les endroits les plus bas n'y offraient guère d'autre plante que le *bauhinia* et la mimose épineuse, qui caractérisent les lieux inondés; ailleurs où le sol s'élevait un peu, ces arbrisseaux étaient entremêlés de grands arbres, et çà et là étaient des intervalles d'une étendue assez considérable, couverts seulement d'herbes alors entièrement dessé-

[1] Ce ne peut être que le *jacchus penicellatus*, Geoff.

chées. Quelquefois le chemin suit la limite des terrains inondés, et l'on a d'un côté les deux arbrisseaux épineux dont j'ai parlé tout à l'heure, et de l'autre des *catingas*. Sur le bord de celles qui touchent ainsi aux *alagadiços*, je ne cessai point d'apercevoir çà et là quelques arbres couverts d'un feuillage nouveau; mais à environ une lieue ou deux de Capão, j'entrai dans l'intérieur d'un bois, où je ne découvris plus un seul brin d'herbe qui ne fût brûlé par l'ardeur du soleil. Nulle part je n'avais vu une pareille sécheresse; la chaleur avait encore augmenté depuis la veille; nous étions couverts de poussière, accablés de fatigue, et nous mourions de soif.

Le chemin, auquel on donne le nom pompeux de route royale (*estrada real*), est si peu fréquenté, que nous finîmes par le perdre, et nous arrivâmes au milieu des *catingas* à un grand espace vide. Là se croisaient une multitude de sentiers; mais tous nous parurent l'ouvrage des bêtes à cornes, et dans aucun nous ne découvrîmes de traces de chevaux. Nous craignions d'être obligés de coucher dans le bois, sans avoir une goutte d'eau pour nous désaltérer, et de trouver le lendemain presque mourans nos mulets, déjà très-fatigués par le manque de pâturages. Mes gens étaient de la plus mauvaise humeur, et déjà j'avais été forcé de quitter le ton de douceur que j'avais coutume de prendre en leur adressant la parole, lorsque le chant d'un coq frappa nos oreilles. Silva et moi nous descendîmes de cheval; nous nous dirigeâmes à travers les épines vers le lieu où le coq s'était fait en-

tendre, et nous parvînmes à une misérable chaumière construite sur le bord du Rio de S. Francisco. Là, je pris un guide; mais comme l'habitant de cette contrée, même le plus pauvre, ne sait point aller à pied, nous fûmes obligés d'attendre que notre nouveau compagnon eût sellé et bridé son cheval. Cet homme nous remit dans notre chemin, et bientôt nous arrivâmes à un ruisseau fangeux, auprès duquel je retrouvai quelque verdure, et où de nombreux oiseaux de différentes espèces, principalement des perroquets, étaient venus chercher un peu d'eau et de fraîcheur. Cependant il fallut rentrer dans de tristes *catingas*, et enfin nous parvînmes à *Riachão de Cana Brava* (ruisseau de la canne sauvage), où nous passâmes la nuit. Pendant la journée nous avions fait six lieues, et cependant nous n'avions vu sur la route que deux chalets, dont l'un était abandonné; nous n'avions aperçu aucune habitation, aucune trace de culture, et nous n'avions rencontré aucun voyageur. Mon pauvre Prégent avait beaucoup souffert de la soif, et il avait la fièvre quand nous arrivâmes à Cana Brava; je ne me portais guère mieux que lui, et j'eus beaucoup de peine à changer mes plantes de papier.

Ici, et probablement dans une grande partie des terrains situés sur les bords du Rio de S. Francisco, on élève un nombre de bestiaux encore plus considérable que dans les parties hautes du Sertão. Cependant il paraît que la sécheresse en fait périr beaucoup, et en plusieurs endroits je vis les ossemens de ceux qui avaient succombé. Les *fazendas* du S. Francisco,

que l'on doit naturellement considérer comme les meilleures, sont donc celles que l'on appelle *de dous verdes* (de deux verts), et qui, réunissant des *catingas* et des *brejos*, offrent toute l'année de l'herbe fraîche. Le nom de *brejo* se donne aux lieux bas et humides situés sur les bords des sources et des ruisseaux, et c'est là que dans les *fazendas de dous verdes* les bêtes à cornes vont chercher leur pâture, lorsque le soleil a desséché les herbes des *catingas*.

Un peu avant d'arriver au village de *Pedras dos Angicos*, je passai dans un endroit où il y avait beaucoup de grandes pierres, et j'y vis une prodigieuse quantité de *mocós*, petit quadrupède que je n'ai point aperçu ailleurs que dans le Sertão. Cet animal, qui appartient au genre *cavia*, Ill., peut avoir sept à huit pouces de longueur; sa chair est bonne à manger; il habite en société les fentes de rochers, il se nourrit de feuilles, et quoiqu'il coure avec une grande promptitude, il s'éloigne peu de sa demeure. Quand il s'arrête, il montre une sorte de gentillesse, et regarde à droite et à gauche, comme pour voir ce qui se passe. Son cri ressemble à celui du cochon d'Inde [1].

Si entre Capão do Cleto et Riachão de Cana Brava, nous avions souffert de la soif, nous eûmes le lendemain, Prégent et moi, à nous plaindre de la faim.

[1] Le *mocó* a été décrit par M. Fréd. Cuvier sous le nom de *kerodon*, d'après un ou plusieurs individus que le Muséum de Paris a reçus de moi. M. le prince de Neuwied l'a décrit de son côté sous le nom de *cavia rupestris*.

Nous ressentant sans doute encore des fatigues de la veille, nous avions peu mangé avant de quitter Cana Brava. L'homme qui nous reçut à Pedras dos Angicos était trop hospitalier pour permettre que nous fissions chez lui notre cuisine à part. Mais il existe dans ce pays un usage cruel. On n'offre jamais rien au voyageur qui arrive; on le reçoit très-bien sans doute, mais il faut qu'il attende patiemment l'heure des repas du maître de la maison. Ainsi, le jour que j'arrivai à Pedras dos Angicos, je fus obligé de me contenter jusqu'à la nuit du chétif déjeûner que j'avais fait le matin, et d'un peu de biscuit que je tirais de ma poche à la dérobée pour n'être pas aperçu de mon hôte. Je ne sais pas, à la vérité, ce qu'on pourrait offrir ici à un homme qui se présente sans être attendu, car l'on n'a ni pain, ni fruits, ni fromage, ni viandes froides.

Le village de *Pedras dos Angicos* (pierres des *angicos*, légumineuse dont j'ai parlé p. 361) dépend encore de la paroisse de Morrinhos, et est situé sur une petite plate-forme, qui s'élève d'une vingtaine de pieds au-dessus du Rio de S. Francisco. Il doit son nom de *Pedras* à des rochers qui soutiennent la plate-forme où il a été bâti, et qui se montrent sur le bord du fleuve. Celui-ci coule majestueusement au bas du village; il se perd dans un immense lointain, et, sur sa rive gauche, sont des *catingas* peu élevées, qui forment un cordon de verdure. Une telle position est agréable sans doute; mais d'ailleurs Pedras dos Angicos ressemble plus à un aldea d'Indiens qu'à un village d'hommes de notre race. Sur le devant de la